

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

> Cet Évangile du Royaume sera prêché dans toute la terre habitable, pour servir de témoignage à toutes les nations, et alors viendra la fin.
>
> MATTHIEU, XXIV, 14.

HUITIÈME ANNÉE.

5e Livraison.



PARIS,
PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS,
CHEZ J.-J. RISLER, LIBRAIRE,
RUE DE L'ORATOIRE, N° 6.

1833.

15 Mai.

Le Journal des Missions évangéliques, publié par la *Société des Missions évangéliques de Paris*, est destiné à faire connaître les travaux des serviteurs de Christ qui propagent son Évangile parmi les peuples non chrétiens, et les heureux succès dont il plaît au Seigneur de bénir leurs efforts.

Il paraît tous les mois, par livraisons de deux feuilles; et, si le nombre des souscripteurs le permet, il sera accompagné de cartes géographiques et orné de gravures.

Le Journal comprend les divisions suivantes :

1° *Souvenirs des Missions anciennes;*

2° *Notice abrégée sur l'origine et les progrès des Missions principales;*

3° *Missions évangéliques*, ou Journal proprement dit;

4° *Société des Missions évangéliques de Paris;*

5° *Variétés;*

6° *Nouvelles récentes.*

Le prix de l'abonnement est fixé à :

6 fr. pour la France, franc de port;
8 fr. pour l'Allemagne, *idem;*
6 fr. pour la Suisse, franc de port jusqu'à la frontière;
8 fr. pour les Pays-Bas.

Le montant de l'abonnement doit être payé d'avance, et envoyé, franco, *au Bureau du Journal*, chez J.-J. Risler, libraire, rue de l'Oratoire, n° 6.

Tout ce qui est relatif aux *réclamations*, *abonnemens*, *envois d'argent*, etc., doit être adressé au même libraire.

Les lettres qui concernent la Rédaction doivent porter l'adresse suivante :

A MM. les Rédacteurs du Journal des Missions évangéliques, *rue de Clichy, impasse Grammont.*

On trouve chez M. J.-J. Risler, rue de l'Oratoire, n° 6, tous les Rapports de la Société des Missions évangéliques de Paris qui ont paru depuis l'époque de sa fondation.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

Le missionnaire Smellen.

Parmi les serviteurs de Dieu qui travaillent aujourd'hui sous la direction du Chef suprême de l'Eglise dans le vaste champ de la moisson des âmes, il en est beaucoup, grâce en soit rendue au Dieu qui les fortifie et qui les soutient, qui se dévouent à leur ministère avec un zèle et une persévérance dignes d'être proposés pour modèle; mais il en est peu qui demeurent obscurs et cachés, et qui, après avoir enduré des fatigues sans nombre, mille privations et mille souffrances pour le nom de Jésus, sachent consentir à vivre ignorés, et à ne recevoir ici-bas, même de la part de leurs frères en Christ, aucune marque de sympathie, de félicitations et d'encouragement. Au contraire, il semble que plus ils se dépensent pour le service de Christ, plus leur nom acquiert de célébrité, et l'on serait tenté de craindre quelquefois pour eux que la facilité avec laquelle l'Eglise chrétienne redit et proclame les œuvres de leur foi et le travail de leur charité, ne nuise à leur avancement, et qu'ils ne trouvent dans cet empressement tout naturel avec lequel leurs frères accueillent le récit de leurs labeurs, une part de récompenses plus grande qu'ils ne devraient la recevoir des hommes. Le missionnaire Smellen n'est point dans ce cas. Depuis vingt ans environ qu'il travaille au sud de l'Afrique, c'est à peine si son nom est parvenu jusqu'à nous. On voit qu'il s'est plus occupé de servir son Maître et son Sauveur, que de faire parler de lui, et

nous hésiterions presque à le tirer de cette précieuse et sainte obscurité dans laquelle le Seigneur l'a laissé, et à laquelle il a su se soumettre d'une manière si chrétienne, si d'une part nous n'étions presque certains que nos paroles n'arriveront pas jusqu'à lui, et si de l'autre nous ne nous sentions pressés de révéler à l'Eglise de Christ l'histoire abrégée de cet humble et fidèle serviteur de notre Dieu, qui est si riche en faits et en instruction. Le morceau qu'on va lire est un rapport qu'il a envoyé, il y a deux ans environ, à la Société des Missions du Rhin, qui est entrée en relation avec lui, par le moyen de l'un de ses missionnaires, et qui paraît lui avoir demandé des renseignemens sur la possibilité de fonder une mission parmi les Namaquas, que lui-même il évangélise.

Ville du Cap, 25 août 1831.

« Honorés et bien-aimés pères et frères en Jésus-Christ!

« J'ai eu dernièrement le bonheur de rencontrer ici mon bien-aimé frère Wurmb, qui m'a engagé à vous donner quelques détails sur le long séjour que j'ai fait en Afrique. Le frère Wurmb voudra bien traduire cette lettre en allemand, car j'ai entièrement oublié la langue de ma patrie. Je vous écris ces lignes dans la persuasion que plusieurs des choses que j'ai à vous dire vous seront utiles, comme directeurs d'une Société de Mission qui a choisi l'Afrique pour le champ de ses travaux. Je suis né dans un village allemand, nommé Cassebruck, non loin de Brême. Mes parens n'étaient ni riches, ni pauvres, et ils m'ont donné, ainsi qu'à mes frères et sœurs, l'éducation que reçoivent ordinairement en Allemagne les enfans qui appartiennent à la classe moyenne. Cepen-

dant, en croissant en âge, je fis de déplorables progrès en impiété et en mauvaise conduite. Au moment où la guerre entre la France et l'Allemagne éclata, on força beaucoup de jeunes Allemands d'entrer au service, et pour échapper à cette nécessité, je résolus, de l'avis de mes parens, de me rendre en Angleterre. Je quittai donc la maison paternelle comme un véritable enfant prodigue, incrédule et souillé de bien des vices. Mais le Seigneur qui voulait m'employer à quelque chose de meilleur qu'à garder les pourceaux du péché, dirigea mon établissement à Londres de telle manière, que je me trouvai dans une maison où habitaient plusieurs Allemands vraiment pieux. Ils me conduisirent à l'Eglise de Savoie, où prêchait alors M. Borgmann, qui fut remplacé bientôt après par le docteur Steinkopf. Ce fut dans cette Eglise qu'il plut au Seigneur de m'ouvrir le cœur, de me rendre attentif aux discours de mon père spirituel, le docteur Steinkopf, et de me faire sentir que si je ne me convertissais pas réellement à Dieu, je serais éternellement perdu. Je pourrais ajouter ici beaucoup d'autres détails sur ma conversion, mais je les passerai sous silence. Vers ce temps-là le missionnaire Kicherer arriva à Londres avec trois Hottentots. Je les entendis parler du changement qui s'était opéré en eux, et leurs discours firent encore plus d'impression sur moi que les sermons de Kicherer. Je pensai alors, pour la première fois, que les païens avaient aussi des âmes immortelles. Je luttai trois années entières avec Dieu, indécis si je resterais à Londres, ou si j'irais chez les païens. Enfin, le docteur Steinkopf me conseilla de m'adresser au vénérable Jænike, à Berlin. Je lui écrivis pour le prier de m'admettre dans son séminaire, et je résolus d'abandonner la chose à la volonté de Dieu. Le vieux Jænike m'écrivit que je pouvais venir. Je partis donc en me confiant

en Dieu; je restai quatre ans dans ce séminaire, et je fus ensuite mis à la disposition de la Société des Missions de Londres, qui m'envoya au sud de l'Afrique, pour annoncer l'Evangile aux Hottentots. Voici maintenant dix-neuf ans que j'habite, soit le grand, soit le petit pays des Namaquas, et je puis dire avec l'apôtre, que *je n'ai aucune demeure fixe*, et que *je suis regardé comme la balayure du monde*. Cependant le Seigneur, qui a promis d'être avec ses serviteurs jusqu'à la fin du monde, a aussi accompli sa promesse à mon égard, et il fut décidé que le frère Albrecht, qui est mort depuis, demeurerait à Pella, tandis que je suivrais les tribus qui errent çà et là sur les bords du fleuve Orange, la nécessité de trouver de la pâture pour leurs troupeaux les obligeant à changer souvent de lieux. Au commencement je trouvai peu de satisfaction à annoncer l'Evangile parmi ces peuples, car il venait beaucoup de gens pour écouter, mais bien peu pour croire. J'étais convaincu depuis long-temps que Paul peut planter et qu'Apollos peut arroser, mais qu'il faut que le Seigneur répande sa bénédiction pour qu'il y ait de l'accroissement. J'eus donc sérieusement recours à lui, et je le suppliai de faire pénétrer sa Parole dans le cœur de mes païens. Je ne vis pourtant aucun fruit! Un après-midi que je me promenais sur les bords du fleuve Orange, j'entendis dans les buissons un de mes païens qui priait, et que je reconnus à sa voix; cela me donna un nouveau courage pour continuer mes travaux, et peu de temps après je remarquai que la Parole de Dieu n'agissait pas sur une seule âme, mais que presque tous ces pauvres païens, et jusqu'à des enfans de cinq ans, étaient sérieusement occupés de donner leurs âmes à Dieu. Le matin, lorsque j'étais encore étendu sur la peau de bête qui me servait de lit, un grand nombre de mes Namaquas étaient déjà réunis

au milieu des buissons pour prier. Ils commencèrent, les uns après les autres, à me parler de l'état de leur âme. J'établis des heures d'entretiens, où je les recevais séparément; j'appris ainsi à mieux connaître l'état de leurs cœurs, et ils purent s'exprimer avec plus d'abandon. Vers ce même temps, je résolus de faire un voyage dans le grand pays des Namaquas, pour porter la Parole de vie aux peuples qui l'habitent, et pour m'y établir si la chose était possible; mais avant de quitter la tribu qui vivait sur les bords du fleuve Orange, j'eus la satisfaction de baptiser quelques personnes qui avaient prouvé le changement de leurs cœurs par celui de leurs vies.

« Une partie de cette tribu m'accompagna dans mon voyage; une autre se rendit près de la ville de Griqua, et les autres allèrent à Pella, auprès du frère Albrecht. Je commençai mon voyage en avril 1812, et il dura quatre mois. Partout où j'en trouvai l'occasion, j'annonçai les richesses incompréhensibles de Jésus-Christ, et j'aperçus principalement chez ceux qui m'accompagnaient, et dont le nombre était de plus de cent cinquante personnes, beaucoup de vie et d'ardeur pour s'occuper du salut de leurs âmes. Cela m'encouragea et me fit oublier les fatigues et les dangers de mon voyage. C'était une pensée bien douce pour moi que celle de gagner de cette manière des âmes pour le ciel; ce que j'espère et aussi ce que je demande à Dieu tous les jours, c'est que sa Parole n'ait pas été répandue en vain parmi tous ces peuples sauvages que j'ai visités, et qui ne l'avaient jamais entendue. Je ne puis dire exactement jusqu'où je me suis avancé vers le nord dans ce premier voyage dans le grand pays des Namaquas, car je n'avais pas d'instrument avec moi; je pense cependant que je suis allé à peu près jusqu'au vingt-deuxième degré. Lorsque je parlai de mon départ, les tribus qui vivent dans

ce pays ne voulurent pas me laisser aller; elles me prièrent de m'établir dans cet endroit, que j'avais nommé Béthanie, et je cédai à leurs prières. Un grand nombre de ceux qui m'avaient accompagné avaient été élevés et instruits par moi ou par d'autres missionnaires; de sorte que je puis dire que Jésus-Christ ne leur était pas inconnu, ils connaissaient la *lettre* de l'Evangile; mais il était petit, comparativement, le nombre de ceux qui pouvaient dire: « Jésus est *mon* Jésus; il m'a aimé et m'a purifié de tout péché par son sang. » Dès le premier jour où j'avais commencé ma mission en Afrique, je m'étais proposé de ne savoir autre chose que Jésus-Christ crucifié pour les pécheurs; et Dieu me fasse la grâce de ne jamais cesser de prêcher ainsi tant que je vivrai. C'est là l'Evangile que j'annonçai dans ma station de Béthanie, et le Seigneur bénit mon œuvre d'une manière merveilleuse pendant le court séjour que je fis en cet endroit. J'étais souvent obligé de m'interrompre, parce que mes auditeurs demandaient avec cris et avec larmes: « Que ferai-je pour avoir la vie éternelle? » Il y eut plusieurs fois des personnes qui furent tellement saisies de ce qu'elles entendaient, qu'on les emporta comme mortes sans connaissance, des lieux de réunion. Je me demandais souvent, rempli d'admiration de la puissance du Seigneur: « O mon Dieu, qu'en adviendra-t-il? » Mon cœur était rempli d'une profonde reconnaissance. J'ai vu là, mes chers frères, l'accomplissement de ces paroles: « Ferait-on qu'un pays fût enfanté en un jour, ou une nation naîtrait-elle tout d'un coup, que Sion ait enfanté ses fils aussitôt qu'elle a été en travail d'enfant? » Rien n'est difficile pour le Seigneur. Lorsque je vis que presque tout le pays était en mouvement, et que la vie se répandait sur les os secs, cela m'encouragea beaucoup, car j'avais le désir d'annoncer la Parole aux peuples les plus

éloignés. Comme les tribus demeurent à de grandes distances les unes des autres, et sont séparées par des intervalles de deux à douze journées de chemin, que le grand pays des Namaquas est très-montagneux, que des masses de rochers barrent souvent le chemin, et qu'il y a des tribus de ces Buschmen qui habitent des lieux presque inaccessibles, je résolus de les visiter de temps en temps. Ne pouvant dans ce temps-là me procurer un cheval, à cause d'une maladie qui régnait parmi ces animaux, et qui faisait tous les ans de grands ravages, je pris un bœuf sans cornes qui était dressé pour être monté, et avec ma Bible et ma peau de mouton, qui me servait de selle le jour et de lit la nuit, je parcourus les déserts sablonneux et brûlans de ce pays pour annoncer l'Evangile. Le Sauveur m'a souvent sauvé, d'une manière merveilleuse, des griffes des lions et d'autres bêtes féroces, et il a tellement béni mes faibles efforts, que j'en ai oublié la faim et la soif dont j'ai souffert dans ces pénibles voyages. Mes provisions consistaient en quelques petits morceaux de viande, la grande chaleur étant cause qu'on ne peut en prendre beaucoup à la fois. Pendant dix-sept ans je n'ai pas vu seulement un morceau de pain, beaucoup moins ai-je pu en faire ma nourriture. Cependant le Seigneur m'a tellement fortifié, que je suis encore fort et bien portant.

« Je crois que ce fut en 1818 que je fus obligé de faire un voyage à la ville du Cap, parce que j'étais presque nu, et qu'il y avait déjà un an que je n'avais plus ni chemises, ni souliers, ni chapeau. Il me fallait donc me décider à ce voyage, quelque pénible qu'il fût, et quelque répugnance que j'eusse à laisser mon troupeau sans berger. Il faut au moins trois mois pour aller de Béthanie à la ville du Cap, et autant pour revenir; c'était un temps bien long pour ce peuple, composé en grande partie

d'enfans dans la foi, qui ne se nourrissaient encore que de lait. Combien il est donc utile d'apprendre du Seigneur à envoyer les missionnaires deux à deux ! Si l'un tombe, ou s'il se sent faible, l'autre lui tend une main fraternelle. Et par cette raison je me réjouis beaucoup, honorés pères et frères d'Allemagne, de la résolution que vous avez prise d'établir deux frères dans les montagnes des cèdres; cette station est d'une grande importance pour les missionnaires qui s'éloigneront encore davantage de la colonie, car ils pourront y trouver un soutien et les objets qui leur seront nécessaires sans avoir besoin d'aller jusqu'au Cap. Arrivé au Cap, j'y trouvai une lettre de la Société des Missions de Londres, qui m'engageait à ne pas retourner à Béthanie, mais à aller à Steinkopf, station beaucoup plus rapprochée de la ville du Cap. Ce fut un coup de foudre pour moi que de me voir forcé d'abandonner l'œuvre commencée à Béthanie et dans les environs, et de laisser ce troupeau exposé aux attaques du démon. Je m'entretins sur ce sujet avec les frères de la même Société qui se trouvaient à la ville du Cap; mais je crus devoir obéir aux directions de la Société, et je me rendis à Steinkopf. Il m'y fallut rester une longue année, jusqu'à ce qu'un autre frère fût arrivé; ce ne fut qu'alors seulement que je pus retourner à ma chère station de Béthanie. Mais ce que j'avais craint était arrivé; je ne retrouvai plus mes gens tels que je les avais laissés : un grand nombre d'entre eux étaient devenus froids et morts, tandis que les autres étaient retombés dans leurs vices; on ne voyait plus parmi eux aucune trace de l'esprit de prière et de la simplicité des chrétiens. Il me fallut crier, les larmes aux yeux, comme le patriarche Jacob : « Certes, je pensais que la crainte de Dieu n'était plus dans cet endroit. » Abattu et troublé comme je l'étais, je recommençai

aussitôt à leur expliquer, matin et soir, une portion de l'Ecriture, en leur en faisant l'application; mais le zèle qu'ils avaient autrefois pour écouter la Parole de Dieu était éteint, et la légèreté et la vanité avaient repris leur empire. Je gémis et pleurai devant le Seigneur, en voyant cette brèche en Israël; je suppliai le rocher de mon salut d'avoir pitié de moi et de mon peuple, et de ne pas retirer sa bénédiction de dessus nous. J'avais souvent l'espoir de voir changer les choses; mais, hélas! de grandes souffrances nous étaient encore réservées. Un homme qui n'appartenait pas à mon troupeau vint parmi nous, et travailla avec ardeur à éteindre la dernière étincelle de vie divine. Il chercha d'abord à éloigner de l'église une partie des jeunes gens par ces paroles (Rom. III, 8) : « Faisons du mal afin qu'il en arrive du bien. » Il réussit à empêcher un grand nombre de jeunes gens d'aller à l'église; et cherchant ensuite à les envelopper entièrement dans les filets du péché, il leur persuada de voler des bœufs et d'autres bestiaux aux peuples voisins. Il réussit au-delà de ses espérances; et comme le bien volé paraît doux et excite de nouveaux désirs, il eut bientôt un parti considérable. Je ne pouvais recourir à l'aide des magistrats, car le gouvernement anglais du Cap de Bonne-Espérance avait déjà déclaré qu'il ne pouvait ni ne voulait protéger les stations des missions hors de la colonie, et mon établissement était à plus de quarante journées des frontières de la colonie. Si je voulais, comme je ne manquais pas de le faire, adresser des exhortations à ces pauvres insensés, mes paroles n'avaient plus aucune influence, et l'on commença à me menacer. Ce méchant homme avait répandu le bruit que je désirais les voir tous mourir de faim, et que c'était pour cette raison que je voulais les empêcher de voler et de tuer. Bien que ma vie fût bien

pénible, il y avait cependant de mon côté une partie des gens de la tribu qui aimaient mieux souffrir de la faim avec moi, que de courir dans la voie du péché. Leur fermeté me donna tant de courage, que je me bâtis une maison, et que je continuai à enseigner et à exhorter à Béthanie et parmi ceux qui étaient éloignés. L'ennemi travailla de toutes ses forces à entraîner dans la révolte contre l'Evangile, ceux de Béthanie lorsque j'étais absent, et les tribus éloignées lorsque j'étais à Béthanie. Dieu retira de dessus nous sa bénédiction, à cause des grands péchés que l'on commettait au milieu de nous, et il frappa le pays d'une si grande sécheresse, que, malgré toutes nos prières, il ne tomba pas, pendant quatre ans, une seule goutte d'eau; mes gens se virent donc forcés d'abandonner la station pour trouver de la pâture pour leurs troupeaux; c'était à peu près comme au temps du roi Achab. Les ennemis de l'Evangile disaient que c'était moi qui étais cause de la sécheresse, et que c'était à cause de moi que Dieu punissait le pays. « Pourquoi donc ton Christ est-il mort pour nos péchés, si nous ne devons plus pécher? » Telles étaient les paroles blasphématoires de ceux qui vivaient dans le péché, et surtout de cet homme dont j'ai déjà parlé, et qui, bien qu'il n'appartînt pas au troupeau, s'était acquis beaucoup d'influence par son éloquence. La sécheresse dura si long-temps, que presque tous mes gens furent obligés de s'éloigner pour conserver leurs troupeaux, et de demeurer ainsi privés de la prédication de la Parole de Dieu. L'ennemi gagna toujours plus de terrein; de sorte qu'à la fin presque tous en venaient à croire que c'était vraiment moi qui étais la cause de leurs maux, et à me dire que je ferais mieux de quitter le pays et de ne plus demeurer avec eux. Je me retirai d'abord, avec une petite partie de mon troupeau, dans les endroits où il

était tombé un peu de pluie, et lorsque mes bestiaux en avaient mangé l'herbe, nous allions un peu plus loin, et ainsi j'eus toujours l'occasion de distribuer à quelques âmes l'eau vive qui jaillit en vie éternelle.

« Nous eûmes encore à supporter une autre épreuve bien pénible. Dieu envoya des sauterelles en si grand nombre que le soleil en était obscurci, que des champs entiers en étaient couverts, et qu'au bout de peu de jours il n'y eut plus ni herbe, ni feuilles aux arbres. Il ne restait plus rien à manger ni pour les hommes, ni pour les bêtes. Ces grandes sauterelles nous tourmentaient nuit et jour. Plusieurs apprirent alors à réfléchir sur leurs péchés, mais ils ne se convertirent pas. Ce fléau dura si long-temps que je me vis obligé de retourner près du fleuve Orange avec une partie de mes gens, afin de conserver la vie aux hommes et aux bêtes. Ce ne fut pas sans douleur que je quittai Béthanie, et je formai bien le projet d'y revenir dès qu'il serait tombé de la pluie. Le Seigneur a continué à visiter ce pays tous les ans par des maladies et par une immense quantité de sauterelles. Lorsque je vins sur les bords du fleuve Orangé, j'y trouvai une lettre de la Société biblique britannique et étrangère qui m'engageait à essayer de traduire le Nouveau-Testament dans la langue du pays. Il y avait déjà quelques années que j'avais traduit les Evangiles dans mes heures de loisir. Vous savez déjà, chers frères, que la langue des Hottentots a plusieurs claquemens de langue, et je m'appliquai d'abord à examiner quel était le nombre de ces coups de langue différens. J'en trouvai quatre, auxquels je donnai les noms suivans : 1° le *claquement du palais :* il se fait en appuyant la langue contre le palais du côté gauche de la bouche quand on prononce le mot; 2° le *claquement tournant* par lequel la langue est tout-à-fait retournée ; 3° le *claquement du nez* qui pro-

duit un son nasal; 4° le *claquement des dents* qui se fait en serrant les dents. J'entre dans ces détails dans la pensée que le frère Wurmb à qui j'ai donné un certain nombre de mes Bibles namaquas ou hottentotes, vous en aura peut-être envoyé un exemplaire. J'ai adopté quatre signes différens pour ces différens claquemens. Lorsque j'eus fini les quatre Evangiles, je vis qu'ils étaient très-défectueux; et alors je me mis à réfléchir sérieusement à l'orthographe, en m'appliquant à rectifier aussi les expressions. Je recommençai à nouveaux frais, c'est ainsi que j'ai repris ce travail cinq fois, et maintenant j'y ai fait tout ce que je puis y faire. Je ne vous dis ces choses que pour vous montrer combien cette langue est difficile, et pour vous faire comprendre qu'on ne peut la prononcer comme elle est écrite.

« Ce fut, si je ne me trompe, en 1823 ou 1824 que j'entrepris un voyage de mission au nord du fleuve Orange. Je partis accompagné d'environ quatre-vingts hommes, et nous marchâmes constamment vers le nord pendant trois mois. Il y avait déjà long-temps que la Société des Missions de Londres désirait établir une station sur les côtes, afin que l'Évangile pût ainsi être porté plus facilement aux *Namaquas*, aux *Damaras* et aux *Nawises*. Pendant le séjour de plusieurs années que j'avais fait dans ces pays, j'avais toujours entendu dire qu'il y avait plus au nord un pays fertile arrosé par un fleuve que les habitans appelaient *Kœisiep*. Mes frères d'Allemagne savent sûrement que la côte occidentale d'Afrique est entièrement stérile; elle a quelques bons ports, tels que *Angra-Pequena*, *la baie de Walwish*, *de Spencer* (port des baleines et des épiceries), etc.; mais le pays est stérile et sans eau jusqu'à une journée de distance de la mer. Il m'a fallu rester une fois six jours sans eau avec mon fourgon. Mais je reviens à mon voyage. Il me fallut traverser le pays des Busch-

men et des Damaras qui portent sur leurs visages l'expression de la ruse et de la férocité. J'arrivai enfin à un grand fleuve très-large dont les bords paraissent assez fertiles; il disparaît dans les sables dans le voisinage de la mer. Nous trouvâmes dans le lit de ce fleuve des figuiers sauvages qui étaient très-beaux et couverts de fruits; j'en mangeai quelques uns; ils me firent beaucoup de mal et je manquai en mourir; mais la miséricorde de mon Dieu me sauva. Je mesurai un de ces arbres, il avait vingt-sept aunes de tour, et en avait sûrement cent ou cent cinquante de haut. En continuant de marcher vers le nord, nous arrivâmes au fleuve de Kœisiep. On ne peut le voir de loin; ses bords ont près de deux cents pieds de haut; il est bordé des deux côtés par des montagnes d'un aspect sauvage. J'ai suivi ce fleuve de l'est à l'ouest pendant cinq jours. Son lit était en grande partie à sec, et il y croissait de beaux arbres. A une journée de marche de ce fleuve il y en a un autre qu'on nomme *Tsawayawip*. Entre les embouchures de ces deux fleuves il y a un port qui est visité tous les ans par des pêcheurs anglais, américains, français et portugais qui poursuivent les baleines sur cette côte depuis le mois de mars jusqu'au mois de septembre, et vont d'un port à l'autre. La côte est habitée par des Buschmen, des Damaras et des Namaquas qui vivent de la pêche, et qui ont un peu de bétail. Je ne puis pas le dire avec exactitude, mais je pense que j'étais alors sous le 20ᵉ ou 21ᵉ degré. La ville du Cap se trouve, je crois, sous le 34ᵉ; le fleuve Orange sous le 28ᵉ ou 29ᵉ, Angra-Pequena du 26 au 24ᵉ; cet endroit est donc à peu près 5 ou 6 degrés plus au nord et plus près de la ligne. Béthanie est sous le 26ᵉ degré de latitude et le 34ᵉ de longitude à peu près à la droite d'Angra-Pequena et en ligne droite à quatre journées environ de la mer. Mais à cause des montagnes et de la nécessité de se détourner pour

avoir de l'eau bonne à boire, nous sommes obligés d'employer dix jours pour aller de Béthanie à *Angra-Pequena*, et il faudrait à peuprès cinq ou six semaines pour aller de Béthanie au fleuve Kœisiep. Ce fleuve sépare le pays des Namaquas de celui des Damaras, de sorte que s'il se formait une station de mission sur ses rives, les missionnaires pourraient s'étendre de là dans ces deux pays, et arriver enfin près de la ligne à l'établissement de la rivière qui appartient aux Portugais ; je crois que je suis allé à six ou sept degrés de cet établissement. J'appris des peuples qui m'entouraient, qu'il y avait à cette distance des *koejien-kovin*, c'est-à-dire des gens qui portaient des habits, et ils ajoutèrent qu'ils possédaient beaucoup de bœufs et de troupeaux; ce qui me fit penser qu'ils voulaient parler de l'établissement portugais. Il est cependant possible que je sois allé plus loin, vers le nord, que je ne l'ai dit ici. Si l'on n'établit pas une station de mission dans ce pays entre ces deux fleuves, on ne pourra pas annoncer la Parole de Dieu à ces peuples de l'Afrique occidentale; car ces pays se trouvent à une distance immense de la ville du Cap, d'où les missionnaires sont obligés de tirer leurs vêtemens et leurs provisions de toute espèce, ce qu'ils ne pourraient faire qu'avec des frais énormes ; tandis que si les missionnaires avaient une fois un établissement sur cette côte, les vaisseaux baleiniers leur apporteraient volontiers des vêtemens et tous les objets dont ils pourraient avoir besoin, en les échangeant contre des bestiaux. Les missionnaires pourraient aussi ouvrir des communications avec Sainte-Hélène. Cette île ne doit pas être éloignée de la côte, et on pourrait s'y rendre en peu de jours sur les vaisseaux. Tous les frais de la mission se trouveraient ainsi considérablement diminués, et les païens pourraient échanger à Sainte-Hélène, contre d'autres

produits, leur bétail, leurs dents d'éléphans et leurs peaux de bêtes. Les missionnaires éviteraient ces voyages inutiles à la ville du Cap, qui prennent tant de temps, et se trouveraient délivrés d'autres occupations qui leur enlèvent aussi un temps précieux. Il est vrai que les commencemens de cette mission seront pénibles, et que les missionnaires qui s'y dévoueront ne devront pas considérer leurs vies comme précieuses, mais être prêts à les sacrifier avec joie pour l'amour du Seigneur. Mais aussi cette mission serait extrêmement importante, et en quelques années elle ouvrirait l'accès au centre de l'Afrique. Je désire ardemment, mes bien-aimés pères et frères en Christ, que vous réfléchissiez sérieusement à ces choses. Le missionnaire sera certainement exposé d'abord au danger d'être assassiné ; mais si le premier essai ne réussissait pas (ce que je ne crois pas cependant), le second aurait du succès. Si Paul et Pierre n'avaient rien osé, ils n'auraient aussi rien fait. Les vastes pays dont je parle sont jusqu'à présent entièrement inconnus, et aucun Européen n'avait encore pénétré aussi loin que moi.

« J'ai été maintenant appelé à la ville du Cap pour faire imprimer ma traduction de la Bible, et comme cet ouvrage est fini, je retourne avec joie auprès de mes païens, pour leur porter la Parole de Dieu. J'ai établi depuis un an une station dans le grand pays des Namaquas et dans l'enceinte de la colonie ; elle se nomme *Komagas*.

« J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, mais je crois devoir m'arrêter ici. Je répéterai seulement que je me réjouis extrêmement, et que je bénis Dieu mille fois de ce que vous avez établi une station dans les montagnes des cèdres. Il est très-nécessaire d'avoir d'abord un lieu de retraite dans la colonie, sous la pro-

tection du gouvernement. En temps de guerre et de révolte, cette station sera un refuge pour tous vos missionnaires qui sont hors de la colonie, et aussi un lien précieux entre les missionnaires qui pourront se porter mutuellement secours. Je demande à Dieu que mes frères d'Allemagne ne se lassent pas de tourner leurs regards sur cette partie de l'Afrique, et j'espère que cette prière sera exaucée. Il y a ici un vaste champ de travail qui nous paraît encore sauvage, mais dont la moisson est déjà blanche aux yeux de Jésus. Nous pouvons donc bien dire : Tendez-nous la main, et venez à notre aide dans nos pénibles travaux. J'aurais bien du plaisir à en écrire davantage, mais le temps me manque ; et ainsi, mes bien-aimés pères et frères, j'implore sur vous la bénédiction de Dieu, et je vous prie de vous souvenir de moi dans vos prières.

« Votre, etc. SMELLEN. »

Société des Missions du Rhin.

C'est toujours une véritable joie pour nous d'avoir à entretenir nos lecteurs des bénédictions que le Seigneur continue à répandre sur une Société avec laquelle celle de Paris entretient des relations fraternelles toutes particulières. La Société des Missions du Rhin a commencé ses travaux en même temps que la nôtre, à peu près ; comme nous, elle a dirigé les pas de ses premiers missionnaires vers le sud de l'Afrique, et, à l'exception de l'année dernière, chaque fois que ces deux Sociétés ont eu à faire partir des messagers de paix pour les rives africaines, un vaisseau s'est présenté pour les transporter ensemble au lieu de leur destination. Mais nos frères du

Rhin n'ont point rencontré, dès leurs premiers pas dans la carrière, les difficultés qui paralysent les travaux des missionnaires français chez les Béchuanas. Leurs premiers efforts ont été couronnés de succès, tandis que nous luttons encore contre des obstacles qui grandissent au lieu de diminuer. Que dirons-nous? Ce que le Seigneur a fait est bien fait; il leur était bon de réussir en commençant leur œuvre; il nous était bon à nous, d'être affligés en entrant dans la carrière. C'est le même Dieu qui a envoyé aux premiers la bénédiction, et qui a dispensé aux seconds la tribulation.

La Société des Missions du Rhin a cinq stations dans la colonie du Cap de Bonne-Espérance, l'une à Stellenbosch près de la ville du Cap, où travaille le missionnaire Luckhof; l'autre à Worcester, à une journée nord-est de Stellenbosch, desservie par le missionnaire Zahn, de Tulbagh; la troisième à Tulbagh, située à six ou sept milles nord-ouest de Worcester, où est placé le missionnaire Zahn; ces trois stations ressemblent beaucoup, pour le genre d'activité qu'elles exigent et la nature des travaux qui s'y présentent au missionnaire, à celle de notre frère Bisseux à Wagenmaker-Vallée; les frères qui y sont établis partagent tour à tour leurs travaux entre les colons hollandais ou anglais et leurs esclaves hottentots.

Mais à Wupperthal(1), dans les montagnes des Cèdres, nous ne rencontrons plus seulement des pasteurs prêchant au milieu d'une civilisation déjà avancée, mais deux évangélistes, deux missionnaires, dans toute l'étendue de ce terme, MM. Leipoldt et Knab. Dans une vallée inculte, située entre des pics de montagne, ils ont bâti des

(1) *Voyez* 7e année, p. 72.

maisons, défriché et ensemencé des champs, établi des jardins, fait des plantations d'arbres, et tout en annonçant l'Evangile aux indigènes qui se sont rassemblés autour d'eux, ils ont jeté les fondemens d'un établissement durable, qui tout en témoignant de leur zèle et de leur piété, prouve qu'ils ont bien compris la nature de la vocation du missionnaire au sud de l'Afrique, qui ne doit pas être seulement celle d'un prédicateur ou d'un docteur, mais celle d'un serviteur de Christ humble et dévoué, qui se plait à devenir tour à tour agriculteur, charpentier et maçon pour l'amour du Seigneur et des âmes.

Déjà ils ont eu la joie de baptiser quinze païens qui ont donné des preuves de régénération; et dans leur école ils comptent soixante enfans, dont seize peuvent lire leur Nouveau-Testament.

A douze milles au nord de Clanwilliam, près de la rivière des Eléphans, se trouve une petite tribu de Hottentots qui vit de pêche, de chasse, et du produit de son bétail. M. von Wurmb et sa femme ont été appelés par le chef de ces Hottentots à aller se fixer au milieu d'eux, et le gouverneur de la ville du Cap, pour déterminer le missionnaire et sa femme à accepter l'invitation qui leur était faite, leur a annoncé qu'il mettrait à leur disposition tout le terrein dont ils pourraient avoir besoin pour cet établissement. Le missionnaire regardant ces deux offres faites presque simultanément comme un appel de la Providence, s'est décidé à se rendre à la rivière des Eléphans. Dès que le chef hottentot eut connu sa détermination, il s'empressa de lui envoyer des bœufs pour le transporter, lui, sa femme, ses enfans et son bagage.

L'établissement de la rivière des Eléphans, qui s'appelait auparavant Doornkraal (le kraal des Epines), a reçu le beau nom biblique de Eben-Ezer (pierre de secours). M. von Wurmb avec sa famille y est logé provisoirement

dans une hutte hottentote construite en forme de ruche d'abeilles.

Quant aux trois missionnaires de la Société du Rhin qui éprouvèrent, l'automne passé, tant de contrariétés, à l'époque de leur départ (1), et qui viennent d'arriver heureusement en Afrique, l'un d'eux ira comme catéchiste à Stellenbosch, assister le frère Luckhof dans ses travaux, l'autre avec sa femme, sera chargé du matériel de la station de Wupperthal, et sa présence dans cet établissement permettra aux frères Leipoldt et Knab de s'occuper avec plus de suite qu'ils n'ont pu le faire jusqu'à présent, des fonctions de leur ministère évangélique. Le troisième missionnaire et sa femme chercheront probablement à s'établir ou chez les Namaquas, ou chez les Buschmen.

L'Institut de Barmen compte actuellement douze élèves. Les recettes de la Société se sont élevées, pendant la dernière année, à 11,037 thalers de Prusse, près de 45,000 fr. Parmi les dons qui ont été faits l'on en remarque un de 1,003 (4,000 fr.) et un autre de 2,000 thalers (8,000 fr.). La feuille des Missions, indépendamment des fruits spirituels qu'elle a portés et que le Seigneur a pu immédiatement recueillir dans ses greniers, a offert un bénéfice matériel de 1,150 thalers, soit 4,500 fr.

La maison royale de Prusse figure toujours au nombre et en tête des souscripteurs de cette Institution.

A cet aperçu général sur l'état de cette Société, nous joindrons quelques détails extraits des journaux de ses missionnaires.

Le missionnaire Zahn, qui visitait quelquefois les prisons de Worcester, a été vers la fin de 1830 l'instrument de la conversion d'un meurtrier dont voici l'histoire et la fin :

---

(1) *Voyez* page 91.

« Abraham Dragonder avait reçu le baptême dans son enfance, et plus tard quelques instructions religieuses; mais il était demeuré païen de fait par la légèreté de sa conduite, et son insouciance pour le salut. Il servait avec son frère, comme domestique chez un paysan; et l'un d'eux ayant mérité une forte réprimande, ils s'enfuirent ensemble pour l'éviter. Ils vécurent pendant quelque temps dans le désert de ce qu'ils pouvaient voler çà et là; mais ils se virent bientôt en danger de mourir de faim. Un jour ils rencontrèrent un Hottentot qui conduisait à travers le désert, quatre cents brebis de son maître, et qui, par pitié, leur donna la moitié d'un mouton qu'il venait de tuer pour sa nourriture. Mais non contens de cette générosité, les deux frères le suivirent en secret, espérant trouver une occasion de s'emparer de quelque brebis. Le berger armé d'un fusil faisait la garde nuit et jour; mais épuisé de fatigue, il succomba au sommeil, et les deux frères en profitèrent pour lui enlever son fusil. Néanmoins ils n'osaient pas encore l'attaquer. Le lendemain Dragonder dit à son frère : « Je vais le tuer. » Son frère lui répondit : « Prends-lui tant de brebis que tu voudras, mais ne lui ôtes pas la vie. » Et en même temps il lui arracha le fusil. Mais quand le péché s'agite dans le cœur, qui est-ce qui pourrait lui dire : tu t'arrêteras là et tu n'iras pas plus loin? Dragonder quitte son frère, et trouve le berger endormi. Alors un violent combat s'élève dans son âme; la faim et la cupidité l'emportent; il saisit une grosse pierre qu'il jette sur la tête du malheureux berger, et s'enfuit plein d'effroi sans oser regarder en arrière. Il retourne pourtant achever son meurtre, et s'empare de quarante-trois brebis avec lesquelles il rejoint son frère. — Mais la victime est bientôt découverte, le meurtrier l'est aussi; le frère avoue tout, et Dragonder convaincu est condamné à mort.

« Ce fut le 5 janvier, cinq jours avant son exécution, que Zahn le vit pour la première fois. Il le trouva dans un état calme qu'il ne put d'abord s'expliquer. Mais il en découvrit bientôt la cause : Dragonder fumait tout le jour du dacha (1), qui l'entretenait dans un état continuel de demi-ivresse, et qui lui ôtait toute faculté de penser à l'effrayant avenir dans lequel la mort allait le précipiter. Il redemandait sans cesse de ce pernicieux végétal, qui cause tant de maux parmi les Hottentots; et ses gardiens, par une charité perfide, lui en donnaient tant qu'il en voulait. Lorsque le missionnaire lui représenta qu'il ne devait plus fumer de dacha, parce que son effet narcotique l'empêchait de penser à son âme et de rechercher la grâce de Jésus, le pauvre coupable eut assez de franchise pour lui répondre : « Si je ne fumais plus de dacha, je n'aurais plus ni paix ni repos.... » Vraie image des consolations du monde, qui enivre pour tranquilliser, et qui, incapable de combler l'abîme dans lequel va se précipiter le pécheur, lui ferme les yeux jusqu'à ce qu'il y tombe ! — Le serviteur de Christ, qui a pour les amis une charité mieux entendue et qui possède le remède à tous leurs maux, a le courage de les leur faire connaître, dût-il pour cela les troubler un instant. Ainsi en agit Zahn envers le malheureux Dragonder. Il lui représenta avec force son impénitence, la dureté de son cœur, sa misère et la condamnation qui pesait sur lui devant Dieu. Il le quitta en l'invitant à consulter Jésus par la prière, pour savoir s'il faisait bien de s'enivrer ainsi de dacha. — Dieu ne permit pas que *sa Parole retournât à lui sans effet*, et dès le lendemain le missionnaire en eut la preuve. Nous le laisserons achever lui-même son récit :

(1) Cette plante est un narcotique violent, qui agit sur l'esprit et le jette dans une sorte de stupeur.

« Le 6, je trouvai Dragonder tout troublé. « J'ai prié le Seigneur Jésus-Christ, me dit-il, et j'ai reconnu que j'avais péché en fumant ainsi du dacha. Par là je détournais mes pensées de la mort et de Jésus, et je ne pouvais pas prier. Mais j'ai tout jeté loin, et je ne veux plus faire que penser à Jésus et le prier. » Je lui demandai s'il était sûr que ses péchés lui fussent pardonnés. Il me répondit : « Je prie pour cela, et je suis persuadé que Christ le fera, mais je n'en sens encore rien dans mon cœur. » — Je le revis le soir après le coucher du soleil. Il était enfermé dans des seps, par mesure de sûreté. Je lui demandai s'il avait quelque question à me faire. « J'y penserai cette nuit, me dit-il, cependant je vous prie de me lire et de m'expliquer le Psaume CXXX. » C'est ce que je fis le lendemain 7. Ses yeux étaient remplis de larmes, et il était évident que ces choses avaient pénétré jusqu'au plus profond de son cœur. Je lui lus aussi le IXe chap. des Actes, et il vit dans Saul non converti une image de son état.

« Le soir il me dit : « Hélas ! mes péchés sont si grands que je ne sais comment m'y prendre, et je ne suis pas encore sûr que Jésus me les ait pardonnés. Je suis malade de tristesse et je ne peux rien manger. » En effet il ne mangea plus rien jusqu'à sa mort. Il me pria de lui chanter un cantique qu'il m'indiqua dans un recueil hollandais imprimé par la Société des Missions de Londres, ce que je fis. Puis il ajouta : « Oh ! oui, je dois confesser mes péchés devant Dieu et devant les hommes. Dieu sait tout, et je ne dois rien lui cacher. »

« Le 8, nous reparlâmes encore du cantique de la veille. Il me dit : « J'ai essayé de tout pour me consoler dans ce cachot, mais je n'y ai pas réussi. Plus je pense aux consolations mondaines, plus je suis effrayé. Mais quand je pense au Seigneur Jésus, alors mes terreurs se cal-

ment. » —Je lui lus les commandemens en les lui expliquant l'un après l'autre, et en m'arrêtant pour lui laisser le temps de se les appliquer. Il ajoutait toujours : J'ai aussi transgressé celui-là. Mais lorsque j'en vins au 6e: Tu ne tueras point, il s'écria d'une voix sombre : « C'est celui-là que j'ai surtout violé ! » Et il se mit à réciter en prière un cantique pénitentiel. —Lorsque je lui demandai ensuite s'il craignait de mourir, il me répondit : « Oh ! oui, quand je pense que je ne pourrais pas avoir Jésus pour moi, alors je suis tout troublé ; mais quand je pense que le Seigneur Jésus est mon Sauveur, alors je n'ai plus peur de rien. » Le soir il me conjura de revenir le lendemain. « Demain, c'est le dernier dimanche de ma vie, me dit-il, et je veux le sanctifier. Vous me lirez dans la Parole de Dieu ; car j'ai encore bien des choses à savoir, et le temps est court. »

« Le dimanche 9, je le vis de bonne heure, nous fléchîmes ensemble les genoux devant le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, pour le conjurer de bénir ce sabbat, et d'introduire bientôt par sa grâce le pauvre Dragonder dans le sabbat éternel réservé à son peuple. Nous chantâmes un cantique et je lui lus plusieurs passages de la Parole de Dieu. Il me demanda le chap. XXV de Matthieu et en particulier la parabole des Talens. « Me voilà bien, dit-il quand nous en fûmes au mauvais serviteur, j'ai aussi reçu un talent, mais je l'ai foulé aux pieds. » — Ses entretiens ne roulaient plus que sur la seule chose nécessaire, et je puis dire aussi qu'il confessa tous ses péchés sans en excuser aucun. Devant prêcher le matin, je fus obligé de le quitter malgré ses instances. « Je suis puni comme je le mérite, me dit-il alors, quand j'étais dans la prison commune, j'ai repoussé des entretiens que je désire à cette heure. Un prisonnier hottentot me disait toujours que je devais chercher le Seigneur Jésus. Il nous

parlait jour et nuit de ces choses; et lorsque nous tentâmes de nous évader, il nous en détourna. Nous lui disions des injures et même nous le battions; mais il ne cessa pas de nous exhorter. Il nous disait qu'il était sûr que Jésus lui avait pardonné ses péchés, et que nous devions lui demander la même grâce. Il y avait aussi un esclave qui savait lire et qui nous lisait souvent dans la Bible. Mais je ne faisais aucun cas de toutes ces choses; au contraire je les méprisais. »

« A la prédication du soir je me sentis pressé de parler du pauvre Dragonder à la multitude des païens et des chrétiens rassemblés. Je leur montrai par son exemple tous les maux qu'entraîne le péché, mais aussi le puissant remède que nous trouvons dans les mérites et la grâce de Jésus. Je leur demandai aussi de la part du prisonnier, de prier pour lui. Après le service, plusieurs me suivirent dans la prison. « Mes chers amis, leur dit-il, vous voyez quel grand pécheur je suis. Mais nous sommes tous des pécheurs, il y a sans doute une grande différence aux yeux des hommes, mais non pas devant Dieu, et quiconque ne reçoit pas son pardon par Jésus doit périr. » Quelques-uns lui adressèrent des paroles de vérité et de consolations; ses réponses toutes fort justes étaient puisées dans la Parole de Dieu et dans son expérience. Il leur dit en finissant : « Je me repose sur le Seigneur Jésus. » Et il se recommanda à leurs prières.

« Sa femme vint, avec leur petit enfant sur ses bras, lui faire ses adieux. Ce fut une scène touchante : il lui demanda pardon de tous ses torts envers elle, et l'assura qu'il n'avait rien à lui pardonner, puisqu'elle ne l'avait jamais offensé. Il la conjura de se convertir; puis les sanglots venant étouffer sa voix, il me pria de lui parler à sa place des choses qui regardent notre paix.

« Quand elle fut loin, je le quittai aussi; il était bien

aise de passer cette dernière nuit seul en prières. Mais le lendemain, dès l'aube du jour, je retournai auprès de lui; c'était le jour de son exécution. Il n'était pas sans angoisse; mais il ne manquait pas de consolations. Nous priâmes ensemble ; je l'exhortai à se tenir ferme à Jésus. « Eh bien ! » me dit-il, « je consens à mourir; si je vivais plus long-temps, je pécherais contre Dieu par mes paroles et par mes pensées , et j'en viendrais peut-être à l'abandonner encore. » A huit heures le magistrat vint dans la prison. Dragonder répondit avec calme à toutes ses demandes. « Vous , monsieur , ajouta-t-il, vous êtes un homme puissant et considéré, mais vous ne pouvez plus rien pour moi; c'est Jésus qu'il me faut, et c'est sur lui seul que je m'appuie. » Il fut lié par les valets de l'exécuteur. Je lui criai : « Ne crains rien , ce ne sont pas des liens éternels. » — « Non, reprit-il, ils vont bientôt tomber. » Je l'accompagnai jusqu'au lieu de l'exécution, et chemin faisant je l'entretins des souffrances du Seigneur Jésus. « Ah ! que sont les miennes auprès de celles-là, dit-il, et auprès de celles que j'ai méritées ! » Arrivés sous la potence, nous nous agenouillâmes ensemble; quand j'eus prié, je lui donnai la bénédiction, à laquelle il répondit d'une voix forte : « Amen, » et je le quittai. Il dit à la foule qui l'entourait : « Hommes frères, prenez exemple à moi; voyez où le péché me conduit; je vous souhaite toutes les bénédictions sur cette terre. Adieu ! » La foule le salua à son tour. Alors le bourreau le saisit. Quant il fut au haut de l'échelle, il répéta encore plusieurs fois : « Seigneur Jésus, aie pitié de moi! Seigneur Jésus, reçois mon esprit ! » Il tomba au milieu de ce cri de prière , et ne souffrit pas long-temps....—Certainement Dragonder aura aussi sa part au royaume des cieux; car Jésus a dit : Cherchez et vous trouverez; demandez et vous recevrez;

heurtez et l'on vous ouvrira. Dragonder l'a fait jusqu'au dernier instant de sa vie : la Parole de Christ sera vraie aussi pour lui. »

Le passage suivant du journal du missionnaire Leipoldt de Wupperthal, nous fait assister aux travaux manuels de toute sorte auxquels s'adonnent les missionnaires allemands dans les montagnes des Cèdres, dans l'intérêt de l'établissement qu'ils y ont fondé.

« 14 *septembre* 1830. — Hier et aujourd'hui j'ai été occupé avec nos gens à aller dans les montagnes chercher de jeunes cèdres, pour les planter autour de notre maison. Nous en avons amené cent cinquante sur un traîneau attelé par des bœufs. Il ne nous a pas fallu moins de deux jours pour cette opération, par la raison que ces arbres croissant, pour la plupart, entre les fentes des rochers, il est très-difficile de les arracher.

« *Du* 23.—Cette semaine nous avons planté beaucoup d'arbres et semé beaucoup de légumes, entre autres des potirons, des courges, des haricots, du blé de Turquie et autres plantes, et j'ai rafraîchi la meule de notre moulin.

« *Du* 27.—Aujourd'hui notre bon Dieu nous a donné de la pluie ; nous en avions bien besoin, car l'excessive chaleur qu'il faisait depuis long-temps avait bien desséché la terre. Nous sommes maintenant occupés à préparer une partie de nos terres pour y planter une vigne. Nous avons compté les arbres que nous avons plantés, nous en avons sept cent onze, tant pommiers, que poiriers, pêchers, noyers, figuiers, bambous, peupliers, cèdres et chênes, sans compter ceux que nous avons semés dans notre pépinière, au moyen de noyaux. Nous avons aussi planté mille trente-sept poiriers sauvages, dont nous avons formé des haies vives ; de cette manière ils nous sont doublement utiles.

« *Du* 28.—Nous avons assigné à six de nos colons des portions de terrein pour y cultiver des jardins, et travaillé tout le jour à la vigne; ce travail est très-pénible, parce que le sol est excessivement dur.

« *Du* 29.—Cette journée a été pour notre petite colonie chrétienne un jour de fête. Nous avons uni par le lien sacré du mariage deux époux qui se sont fixés au milieu de nous, et nous avons consacré par le baptême, au Dieu trois fois saint, quatre enfans indigènes : ô Seigneur, multiplie ton peuple et bénis ton héritage!

« *Du* 5 *octobre.* — Aujourd'hui nous avons achevé de planter la vigne. Nous avons, en tout, deux mille sept cents ceps. »

Dans le journal du missionnaire Zahn de Tulbagh, nous avons été réjouis de trouver un passage intéressant concernant notre cher Bisseux et l'œuvre qu'il fait à Wagenmaker-Vallée, et nous n'hésitons point à le transcrire ici.

« *Vendredi*, 14 *avril* 1830. — Je suis allé à Wagenmaker-Vallée, où j'ai trouvé M. Bisseux en pleine activité. Ce village est le plus bel endroit de la colonie; ses habitans jouissent d'une grande aisance; leur principale ressource est le produit de leurs vignes, qui sont excellentes. Mais ce qu'il y a de bien meilleur parmi eux, c'est l'esprit religieux qui est général dans cet endroit. La plupart des familles descendent des réfugiés français, et l'on peut dire qu'elles ont non seulement hérité du nom, mais encore de la piété de leurs ancêtres : c'est ainsi que souvent la bénédiction des parens repose sur leurs enfans long-temps après leur mort. Ils ont bâti au milieu du district une petite église, qui compte deux mille âmes environ, tant païens que chrétiens. J'ai visité quelques familles, et presque partout j'ai trouvé un amour fraternel tel que le possèdent seules les âmes en

qui Christ habite. Plus je vois M. Bisseux, plus je reconnais en lui un chrétien sincère; nos cœurs sont unis en Christ. Nos entretiens sur nos expériences chrétiennes et sur les devoirs de notre ministère, se prolongèrent si avant dans la nuit, que nous ne pensâmes pas à dormir. Nous avons loué ensemble le Dieu de bonté qui a daigné nous appeler si jeunes à un ministère si important. Puisse le Seigneur nous garder et nous rendre fidèles jusqu'à la blanche vieillesse! »

Le missionnaire Luckhof de Stellenbosch nous paraît posséder à un haut degré le sérieux, l'activité et la fidélité du ministre de Christ : aussi son ministère porte-t-il ses fruits. L'extrait suivant de son journal en est la preuve :

« 15 *novembre* 1830.—En revenant aujourd'hui d'une visite de malade, j'appris que les esclaves de madame K. devaient quitter demain Stellenbosch, pour aller s'établir à Saint-George, avec leur maîtresse. C'est pourquoi je suis allé ce soir les trouver; je les ai réunis et j'ai pris congé d'eux; entre autres choses je leur ai dit qu'ayant été pendant un an leur pasteur, et que devant rendre compte à Dieu de l'état de leurs âmes, comme ils avaient pu l'entendre hier à l'église, je désirais savoir quel fruit ils avaient retiré de mon ministère. Alors tous se mirent à pleurer et à dire que jamais ils n'oublieraient ce qu'ils avaient entendu, qu'ils s'en entretenaient tous les jours, et qu'ils étaient bien sûrs de ne pas trouver à Saint-George les secours spirituels qu'ils avaient eus à Stellenbosch. Plusieurs d'entre eux qui m'avaient paru fréquenter plus assidûment que les autres l'église et l'école, m'ont donné des preuves que l'œuvre du Saint-Esprit est commencée en eux; leur voix m'a été douce, d'autant plus qu'elle était entrecoupée par leurs sanglots. Avant que de nous séparer, nous nous sommes mis à genoux,

je les ai recommandés à la grâce du Seigneur, et j'ai demandé pour eux au fidèle Berger de les fortifier et de les préserver du mal partout où ils iraient. Cet adieu a été d'autant plus solennel et touchant, que peu d'esclaves m'ont donné plus d'espérance que ceux-là. »

Les Sages de l'Occident.

Aux jours du Sauveur, l'on vit arriver à Bethléem des sages de l'orient, conduits jusqu'à la crèche de Jésus, par une étoile mystérieuse et désirant adorer dans ses humiliations, Celui devant qui se prosternent les armées célestes et les habitans de tous les mondes. Un fait pareil vient, après dix-huit siècles, de se renouveler en Amérique. Quatre chefs de la nation indienne des Têtes-plates, au-delà des montagnes *rocheuses*, ont fait à pied 3000 milles (600 lieues) pour venir de leur pays jusqu'à Saint-Louis, dans les Etats-Unis, s'informer de la part de leur nation, du vrai culte à rendre à l'Être-Suprême, qu'ils nomment le Grand-Esprit. Épuisés par les fatigues qu'il ont endurées dans un voyage à pied de plusieurs semaines, deux d'entre eux sont morts à Saint Louis. Les deux autres, dont l'un était malade, sont repartis pour leur pays, afin de porter à leurs compatriotes les bonnes nouvelles qu'ils ont apprises du général Clark, l'ancien ami de leur nation. C'est peut-être le seul exemple que l'histoire nous offre d'un voyage aussi long entrepris dans un pareil but. On ne lira pas sans intérêt quelques détails sur cette nation à laquelle nos frères des États-Unis se disposent à envoyer des évangélistes.

Le nom de Têtes-plates leur vient, non de ce que le sommet de leur tête est plat, mais de ce que leur front

a été aplati dans leur enfance, au moyen du procédé suivant. Dès que parmi eux un enfant vient au monde, sa mère, imbue du préjugé que rien n'est plus beau qu'un front plat et que les têtes rondes ne sont le partage que des esclaves, se hâte de mettre à la presse la tête du nouveau né. A cet effet celui-ci est placé dans un berceau fait en forme d'auge, dont l'une des extrémités est assez élevée pour que la tête de l'enfant se trouve à fleur de ce singulier lit. Un bourrelet est alors mis sur son front qui, au au moyen de cordes qui passent dans des trous pratiqués aux deux côtés du berceau, se trouve, de cette manière, singulièrement comprimé. L'enfant demeure un an dans cette triste position, et pendant la durée de cette longue opération, l'on voit ses petits yeux ressortir de dessous le bourrelet d'une manière extraordinaire, par l'effet de la pression occasionnée par les bandages. Quand on retire l'enfant de son berceau, qui est moins un lit pour lui qu'une machine à aplatir, sa tête a pris la forme qu'on désirait, et n'a guère plus d'un ou deux pouces d'épaisseur. La nature ne peut plus ensuite, malgré tous ses efforts, lui rendre sa dimension ordinaire. Chez les personnes âgées, le nez forme une ligne droite avec l'extrémité du front.

Cependant cette difformité physique est rachetée par beaucoup de bonnes qualités. Les voyageurs qui ont visité les Têtes-plates dans leur pays s'accordent à dire qu'ils ont moins de vices que d'autres tribus indiennes. Ils sont honnêtes, braves et paisibles. Leurs femmes remplissent d'une manière exemplaire leurs devoirs d'épouses et de mères, et il est rare de trouver parmi eux des maris alliés à des compagnes infidèles. Ils croient à l'existence d'un bon et d'un mauvais Esprit et à un état futur de punitions et de récompenses. Leur religion promet après la mort aux hommes vertueux, un pays où régnera un éternel

printemps, dont les plaines seront couvertes de buffles qu'ils aiment beaucoup et dont les rivières seront remplies du plus délicieux poisson. Là ils passeront leur temps à chasser et à pêcher, et couleront leurs jours en paix, sans jamais être troublés par leurs ennemis. Les méchans au contraire seront relégués dans un pays de neiges éternelles, où sous leurs yeux ils verront briller des feux dont ils ne pourront jouir, et courir des buffles et des ours, qu'ils ne pourront pas chasser pour apaiser leur faim.

Ils ont une singulière tradition concernant les castors. Ils pensent que ces animaux renommés par leur sagacité ne sont autre chose qu'une race d'Indiens déchus qui, en punition de leur méchanceté, ont été condamnés par le Grand-Esprit, et réduits à la condition des brutes; au bout d'un certain temps, ces créatures déchues seront relevées, à ce qu'ils croient, de leur état de dégradation et rétablies dans leur condition première.

Espérons que le christianisme que l'on se dispose à porter à cette intéressante nation, tout en faisant disparaître le ridicule usage des fronts aplatis, bannira de leurs esprits et de leurs cœurs les ténèbres profondes qui les recouvrent encore!

NOUVELLES RÉCENTES.

Arrivée des missionnaires français au Cap de Bonne-Espérance.

Des lettres du Cap, reçues dans ce moment même, nous annoncent l'heureuse arrivée de MM. Arbousset, Casalis, Gosselin, et de mademoiselle Colany, qui ont débarqué, le 24 février, dans la baie de la Table, après une traversée de trois mois et demi. Ces chers amis, qui étaient tous en parfaite santé et pleins de reconnaissance, de joie et d'espérance à l'époque où ils écrivaient, c'est-à-

dire quatre jours après leur débarquement, ont trouvé à la ville du Cap le docteur Philip, qui ne faisait que d'arriver d'un voyage de six à sept mois dans l'intérieur, pendant la durée duquel il a visité les missionnaires de Lattakou. Après être demeurés un mois environ, soit au Cap, pour y faire leurs préparatifs de voyage pour le pays des Béchuanas, soit à Wagenmaker-Vallée, pour s'y reposer auprès de leur compatriote et frère en la foi, M. Bisseux, des fatigues d'une longue traversée, marquée par plus d'un péril, mais aussi signalée par de nombreux gages de la protection du Seigneur, les missionnaires se sont embarqués, le 23 mars, pour Algoa-bay, où ils espéraient trouver M. Lemue, qui doit y être venu au-devant de mademoiselle Colany. Nous connaissons cette dernière circonstance par une lettre de M. le docteur Philip, arrivée en même temps, quoique écrite un mois plus tard que celles de nos frères.

Dans notre prochain numéro nous communiquerons de copieux extraits du journal de leur voyage. Nous nous bornons pour aujourd'hui à annoncer leur heureuse arrivée à leurs frères et sœurs des départemens, pour les tranquilliser à leur sujet, et pour les disposer à l'action de grâce envers le Seigneur. En attendant, nous ne pouvons mieux leur faire connaître l'état d'âme de nos frères qu'en leur transcrivant ici ce passage de la lettre d'Arbousset : « En arrivant dans cette ville, nous y avons appris des nouvelles qui seraient bien propres à nous décourager au commencement de notre carrière, si nous ne savions pas que nous sommes partis au nom du Seigneur, et avec lui, et que donner même nos vies pour sa cause, si nous y sommes appelés, est une chose raisonnable et glorieuse, puisqu'il s'est sacrifié le premier pour nous. »

Ouvrages qui se trouvent à la Librairie protestante, rue de l'Oratoire du Louvre, N° 6.

	fr.	c.
DISSERTATIONS (DEUX) SUR LE PRÉTENDU DROIT DES PAPES, in-8°.—1833..	1	60
ABRÉGÉ DUDIT, in-8°—1833..........	1	20
DISCOURS HISTORIQUE SUR LA BIBLE, par Saurin, 11 vol. in-8°, Figures, au lieu de 66 fr. net..........	33	»
MÉLANGES DE THÉOLOGIE RÉFORMÉE, par Haevernick et Steiger, 1er cahier, in-8°..........	3	»
TABLEAU CHRONOLOGIQUE DE L'HISTOIRE DES ACTES DES APÔTRES, 1 feuille in-fol..........	»	50
SUPPLÉMENT A LA DEUXIÈME ÉDITION DES CHANTS DE SION, in-12..........	1	40
CHANTS DE SION, troisième édition, 1 vol. in-12..........	4	»
L'EGLISE ET LA RÉFORMATION ou *Démonstration* par les faits et par le raisonnement de la vérité et de l'excellence de la foi protestante, par A.-C. L. de Perrot, pasteur. 3 vol. in-8°..........	15	»
ESSAI SUR LE CHRISTIANISME, envisagé dans ses rapports avec le perfectionnement de l'être moral, par Ed. Diodati, 1 vol. in-8°..........	6	50
LETTRES DE J. NEWTON A TH. SCOTT, suivies de quelques Lettres de Th. Scott, et d'une Lettre de W. Cowper, extraites de *Cardiphonia*, 1 vol. in-18..........	1	25
DISCOURS SUR QUELQUES SUJETS DE RELIGION ET DE MORALE, par J.-H. Grandpierre, in-8° de VI et à 456 pages..........	5	»
Par la poste..........	6	35
DISCOURS CHRÉTIENS, par le même, in-8° de VII et 115 pages..........	1	50
PENSÉES CHRÉTIENNES, extraites du Journal du Révérend Adam, traduit de l'anglais, par le traducteur d'Omicron et de Cardiphornia, 1 vol. in-18..........	2	50
Par la poste..........	3	20
PETITE BIBLIOTHÈQUE DES PÈRES DE L'EGLISE, publié par T.-A. Gonthier, docteur de l'Eglise, IVe siècle, tome 1 à 3. Le volume in-12..........	7	75
INSTRUCTION ÉLÉMENTAIRE POUR LA FORMATION DES SALLES D'ASILE DE L'ENFANCE, une broch. in-8°..........	»	75
Par la poste..........	»	95
Que faut-il que je fasse pour être sauvé? traduit de l'anglais, de S.-G. de Laflèchère, in-32..........	»	50
Par la poste..........	»	65
DEUX DISCOURS SUR L'ÉTAT, LES MAUX ET LES BESOINS DE NOTRE ÉPOQUE, par A. Vermeil, pasteur à Bordeaux, une broch. in-8°..........	1	»
Par la poste..........	1	25
DU MINISTÈRE ÉVANGÉLIQUE DANS SES RAPPORTS AVEC L'ÉTAT ACTUEL DES EGLISES RÉFORMÉES DE FRANCE, Sermon prononcé à la consécration de M. J. Sobier, par G. de Félice, pasteur à Bolbec, broch. in-8°.	1	»
INTRODUCTION A LA LECTURE DES LIVRES SAINTS A L'USAGE DES HOMMES RELIGIEUX ET ÉCLAIRÉS, par J.-E. Cellerier fils. Ancien-Testament, Genève 1832, 1 vol. in-8°..........	7	50
Par la poste..........	9	25
MÉDITATIONS SUR QUELQUES PORTIONS DE LA PAROLE DE DIEU, adressées particulièrement aux fidèles, par A. Rochat, ministre de l'Evangile. Neuchâtel, 1832. 1 vol. in-8°..........	4	»
Par la poste..........	4	90
LETTRE D'UNE PARTIE DES PASTEURS ET MINISTRES DU CANTON DE VAUD, et Réponse de la Direction de l'Ecole de théologie de Genève..........	»	35
Par la poste..........	»	75
ESSAI CRITIQUE SUR L'AUTHENTICITÉ DE L'ÉPÎTRE AUX HÉBREUX, par Henry La Harpe, in-8°..........	2	50
Par la poste..........	3	»
DISCOURS SUR QUELQUES SUJETS RELIGIEUX, par A. Vinet, seconde édition, revue et augmentée, 1 vol. in-8°..........	4	50
Par la poste..........	5	75

TABLE DES MATIÈRES.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

NOUVELLES RÉCENTES.

AVIS IMPORTANT.

La Maison des Missions évangéliques de Paris a été transférée, rue de Clichy, impasse Grammont.

Les correspondans de la Société sont priés en conséquence d'adresser désormais leurs lettres ou envois à M. le Président de la Société ou à M. le Directeur de la Maison des Missions évangéliques, rue de Clichy, impasse Grammont.

IMPRIMERIE DE J. SMITH, RUE MONTMORENCY, N° 16.